Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 82 (1994)

Heft: 6

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En marge d'une guerre: un regard, des mains, la vie

Tout a été dit sur la tragédie de l'ex-Yougoslavie, et en particulier sur les souffrances que cette guerre impose aux femmes. Tout a été dit, et pourtant tout doit être encore dit et redit dans tous les langages disponibles. La photo est un langage privilégié pour exprimer ce qui va au-delà des mots. C'est ce langage que nous avons décidé d'utiliser dans ce dossier. Nous avons demandé à cinq auteures et poétesses d'assortir ces photos de leur réaction émotionnelle.

L'histoire des Balkans est une longue suite de déchirements douloureux, de migrations forcées, de populations asservies. Les blessures d'un conflit ne sont pas fermées que déjà surgit le suivant. Cette chaîne de tourments paraît sans fin. Les femmes sont prisonnières des convulsions d'une histoire qu'elles ne cessent de craindre. Elles vivent tenaillées par la peur des dérapages sociaux. Violées, humiliées, prisonnières d'un monde à la dérive, elles mettent au monde les enfants de la haine. Dans les hôpitaux de Zagreb et de Sarajevo, écrit Sonia Zoran*, les paysannes enceintes racontent les injures des violeurs et «leur fierté de souiller notre sang». Les commissions d'enquête attestent que ces viols répétés sont des outrages ordonnés et qu'ils font partie d'une politique volontaire de nettoyage ethnique. Que vont devenir les enfants d'un malheur programmé? Sonia Zoran donne une touche d'espoir. Gordana, active féministe croate, a créé à Zagreb un groupe de femmes qui lutte contre l'exacerbation des nationalismes. Les Croates sont aussi coupables de viols, affirment-elles, il faut tout mettre en œuvre pour empêcher tous les soldats de commettre de tels crimes. La presse courroucée accuse ces femmes engagées de «violer la Croatie». Gordana décide d'adopter un enfant d'un viol, un enfant que sa mère aura rejeté. *«Il faut beaucoup de force et de sérénité,* écrit Sonia Zoran, *pour décider de chérir un de ces rejetons de la guerre. Il faut avoir fait le deuil du nationalisme (...) Je crois que Gordana en est capable, je veux espérer que beaucoup d'autres femmes le seront.»* Dans les guerres, les femmes tentent en effet de sauver et de préserver la vie, celle qu'elles donnent et que la folie meurtrière des sociétés veut anéantir. C'est la volonté de vivre des femmes âgées pour donner aux autres la force de vivre que Mark French, un photographe de 30 ans, a voulu montrer. Il a passé cinq semaines dans des camps de Croatie et de Bosnie. Ce qui l'a marqué, c'est précisément la détermination des femmes à perpétuer les gestes de la vie, les gestes du quotidien. Les femmes de ces photographies sont Croates et catholiques ou Bosniaques et musulmanes. Elles ont tout perdu. Derrière elles, des villages incendiés, des familles disséminées, meurtries, des enfants assassinés, des tombes creusées à la hâte. Elles avaient vécu les horreurs de la Seconde Guerre mondiale et pensaient mourir dans un pays en paix. Elles assistent impuissantes à une nouvelle dérive. Leur mémoire est inutile. Elle ne va pas empêcher les folies meurtrières, la sédimentation des haines. Dans les camps de réfugiés, la vie continue. Les enfants jouent, les lessives sèchent et, quand leurs mains ne les font pas souffrir, les femmes âgées tricotent des layettes pour les enfants à naître, ou crochètent des couvertures. Des activités de vie encore et toujours. Afin d'illustrer ces photographies, nous avons demandé à quelques écrivaines d'évoquer leurs sentiments. Elles ont écrit leurs émotions face à ces images. Nous leur savons gré d'avoir répondu à notre appel.

Ce dossier est consacré au regard: regards des femmes réfugiées dans les camps, regard du jeune photographe derrière son objectif qui veut fixer les appels muets et dignes de la douleur, regards des femmes qui écrivent. C'est dans les multiples croisements de ces regards que s'inscrivent la vie et l'espoir de vie.

Simone Forster

* **Sonia Zoran:** *Déchirements yougoslaves, Repères historiques*, Ed Métropolis, Genève 1993. Sonia Zoran est également journaliste au *Nouveau Quotidien*.

Baka», tes yeux avaient raison...

Sonia Zoran

En ex-Yougoslavie, sur les routes, dans les champs, au fond des restaurants, j'ai souvent croisé des yeux de grand-mères («baka»). Ces vieilles femmes avaient le regard à la fois perçant et bienveillant. L'inquiétude se marquait dans leurs pupilles quand elles racontaient les deux premières guerres mondiales, la faim, les atrocités d'alors. Et puis elles soupiraient en observant les jeunes qui ne les écoutaient pas. *«Vous avez raison, vous les gosses, profitez de vous amuser. Mes histoires ne vous concernent pas...»*, finissaient-elles par dire, mi-heureuses que leurs douleurs appartiennent au passé, mi-tristes de se découvrir aïeules inutiles ressassant leurs souvenirs.

Je m'accrochais à ces yeux de grand-mère comme pour y retrouver l'histoire du siècle. J'y recherchais aussi ma propre «baka», morte avant ma naissance. Je me demandais si Milka la Croate aurait eu le regard aussi pétillant que Juliette, ma grand-maman suisse. Juliette, elle, ne parlait jamais de la guerre. Elle ne l'avait pas connue. Nous évoquions plutôt le futur, le printemps qui revenait. En cueillant des primevères sur les rives du Léman, j'oubliais la «baka» inconnue. Et avec elle toutes ces vieilles femmes aux yeux trop puissants rencontrées pendant les vacances dans le pays de mon père.

L'école me confirmait que les regards profonds des Balkans n'étaient que des reliques: la Deuxième Guerre mondiale, c'était une autre ère, celle où l'Europe vivait encore dans la sauvagerie. Depuis 1945, tout avait changé semblait-il. Je ne savais pas pourquoi, mais c'était comme ça: la guerre ne menacerait plus nos familles. La Première Guerre mondiale, nous ne la mentionnions même pas. Le Vietnam était beaucoup plus intéressant: un massacre à l'autre bout du monde correspondait à la réalité de notre temps, au danger concevable, celui qui touchait les autres, au loin.

Aujourd'hui, «baka» anonyme de mes vacances, je sais que tes yeux avaient raison. L'homme n'en a jamais fini avec ses imbécillités du passé. L'homme n'a toujours pas appris à aimer et respecter la vie. Européen ou pas. A Sarajevo ou dans un camp de réfugiés, tu observes les enfants meurtris avec le même regard qu'avant: perçant et bienveillant. Tu ne t'étonnes même pas que l'horreur soit revenue. Les jeunes t'écoutent désormais: tu résistes mieux qu'eux à ta troisième ou quatrième guerre. Tu n'as plus rien à perdre, sauf ton grand espoir disparu: que tes souffrances appartiennent à l'histoire.

«Baka», tu avais raison. Mais qu'est-ce que ça fait mal.

Et si je vous regarde?...

Anne-Lise Grobéty

Le vent couplé à l'oiseau? Le bouleau n'a de cesse de nous le rappeler: toujours prêt à s'envoler, toujours prêt à prendre la prochaine rafale pour le ciel, lui!

Mais vous?...

Qui osera redire sans honte la tristesse intraveineuse de ceux qui n'en peuvent plus de ce monde laid? Dans la corrosion des mois de guerre, tout s'allonge – les douleurs, les doutes qui hameçonnent le cœur, la précarité des lueurs.

Qui osera?

«Faire la queue à la boutique de la mort»?... Même le beau dire ne suffit plus! Derrière la limace, la route de la feuille est creusée sur le vide. Ce qui ronge la cervelle des hommes ne peut plus être soigné et vous, vous n'avez plus qu'à tenter de vivre, lèvres mangées par la souffrance, bouche fermée pour longtemps sur le goût acide de l'attente et de l'absence.

Qui toque?

Qui toque donc à votre carreau? Quelques gouttes tombées d'une cartouchière, quelques balles perdues. Chaque pluie dépose un peu plus de vie dans le vert du bouleau. Mais chaque pluie apporte aussi du grain dans le bec de la mort.

Et si je vous regarde?

Je voudrais tellement que dans votre regard le rêve repousse comme herbe de printemps; que l'espoir reparte telle la feuille au bouleau dans ma fenêtre où seule la pluie s'achoppe. Je voudrais tellement que vous le voyiez prendre son élan vers le ciel, sans que vous soyez inquiétée par la rafale des flammes et des larmes.

Mais vous, où vous aurez passé dans votre fuite, qui le saura encore tout à l'heure?

Alors, une fois de plus, nous dirons «trop tard». Et nous ne saurons toujours pas ce que nous disons.

L'auteur des photos de ce dossier, Mark French, est né en Allemagne en 1963. Sa mère est Suissesse, son père Anglais. Il passe sa petite enfance à Aden et en Jamaïque. De retour en Angleterre, il fait des études d'ingénieur en aéronautique à l'Université de Belfast. Il s'adonne ensuite à la photographie. Il a été envoyé par le Conseil œcuménique des Eglises en Haïti. Il a fait des reportages en Bosnie, en Croatie et en Somalie. Ses photographies paraissent dans l'*Independent*. Son travail est dangereux, exposé aux actes de violence. Un camion sur lequel il se trouvait à Mogadiscio a été attaqué il y a deux mois. Deux de ses camarades sont morts. Mark French a le fémur fracturé.

A l'annulaire, une bague au large chaton...

Sylviane Roche

Elle est assise, peut-être dans l'embrasure d'une fenêtre, dans un grand couloir froid, long, étroit. On voit bien que ce n'est pas sa maison. Pas une maison où des gens vivent. Plutôt un hôpital ou un centre de réfugiés. Peut-être même en Suisse, ça a l'air si vide et si propre... Elle, elle n'a plus de maison. Plus de village. Plus rien de ce qui a fait sa vie. Plus loin dans le couloir, il y a un petit garçon appuyé contre le mur, mais elle ne le voit pas. Elle tourne la tête vers le photographe, mais elle ne le regarde pas. Elle ne regarde rien de ce qui l'entoure, son regard est vide, opaque, elle attend.

Aurais-je su lui parler? Animer ce regard éteint? Qu'aurais-je pu lui dire? Aurais-je osé entourer de mes bras ces épaules que le malheur écrase? Tout en elle parle de cette vie qui fut la sienne et qui n'est plus. Tout en elle dit la dignité, la féminité attentive, mais aussi la longue patience et la résignation.

Elle a posé ses mains bien sagement à plat sur ses genoux. Des mains de travail, des mains de lessive, aux veines saillantes et à la peau tannée. Mais des mains qu'orne à l'annulaire droit une bague au large chaton...

Hanches larges, corps déformé, combien d'enfants as-tu nourris, et combien t'en reste-t-il? Combien t'en a-t-elle pris, cette guerre d'hommes et de fous? Et combien la précédente en avait-elle pris à ta mère? Femmes, mères, vous à qui personne, jamais, n'a posé de question, n'a donné la parole?

Bouche close, lèvres absentes, bouche cousue par un silence millénaire. Femme de Bosnie, femme de partout, juste bonne à se taire, mains de femme qu'orne une bague, mains inutiles désormais, plus personne à caresser ou à nourrir, plus de lessives à faire, mains au chômage, sagement posées sur la jupe coquette aux motifs cachemire.

Coquette jupe sur les formes alourdies, foulard assorti encadrant le visage raviné, corps tassé, comme écrasé, regard perdu, elle est assise et elle attend. Mais du fond du couloir au carrelage impeccable, personne ne viendra jamais plus. Femmes de Bosnie, femmes de partout, femmes qui prenez le temps d'assortir votre jupe aux motifs de votre foulard quand il ne reste plus rien du monde, femmes mes sœurs si lointaines et si proches, *ô pierres tendres tôt usées/ Et vos apparences brisées/ Vous regarder m'arrache l'âme...*

Main de vie, main de labeur...

Mousse Boulanger

La main d'un nouveau-né, toute froissée, marquée déjà de lignes, se pose sur la peau tendre d'un sein. Les doigts s'ouvrent à peine, ils sont fragiles, vulnérables. Peu à peu la paume prend de la rondeur, des fossettes se forment à la naissance des phalanges. La douceur et la beauté s'installent dans cette menotte qui appelle les baisers. Elle apprend à toucher, à saisir, à caresser. Malhabile encore, elle porte un morceau de pain à la bouche. Elle se tend au bout du bras pour rejoindre celle qui l'a portée dans son ventre et qui, aujourd'hui, la serre sur son cœur. Elle grandit, cette main. Elle apprend à tourner les pages d'un livre, à nouer des rubans, à frapper quelquefois. Elle se cache dans une poche, elle cueille une fleur. Souvent une bague se glisse à l'annulaire, alors la main se fait gracieuse, se fait coquette. Elle est blanche encore, parée d'ongles nacrés. Sait-elle qu'elle ne connaîtra bientôt plus de repos? Viennent les lessives, les récurages, les travaux des champs, ceux de l'atelier, ceux qui usent, fendillent, crevassent, détruisent la grâce et le velouté de la peau. Des boursouflures apparaissent. La main rougit, gonfle. Des taches brunes disent les années qui passent. L'épiderme

sèche, craque, les jointures enflent, se distordent. Pourtant, elle œuvre toujours cette main. Si la beauté s'est enfuie, elle a gagné en habileté. Elle a appris tant de choses qu'elle semble vivre pour elle-même. Elle vaque encore et encore, jamais lasse, semble-t-il. Ses gestes sont devenus rituels, précis. Elle les effectue avec légèreté, de façon simple et naturelle.

Belle main de femme qui a traversé toute une vie, tu es porteuse de chaleur, tu es pétrie de travaux et aussi de tendresse. L'histoire des peuples est inscrite dans ta paume.

Quand elle saigne, c'est que la lutte est trop dure. Quand elle est parfumée, c'est que la vie est facile. Lorsque, enfin, tu t'abandonnes sur un genou tu ne retrouves pas l'innocence de tes premiers éveils, mais tu montres tout le labeur, toute l'abnégation qui ont conduit ton existence. Il me vient alors l'envie de poser mes lèvres sur toi pour te dire simplement: merci!

Les photos présentées dans ce dossier ont été prises en 1993 dans un camp de Bosnie. Elles nous ont été gracieusement offertes par leur auteur, Mark French.

Elle savait la rudesse de la vie...

Yvette Z'Graggen

Comment le soutenir, ce regard? La douleur qu'on peut y lire vient de si loin. Elle ne date pas seulement de cette guerre-ci, des massacres de ces dernières années, de l'exode, des atrocités que nous connaissons, nous, à travers les récits qu'on nous en fait. Non, non, elle est bien plus ancienne, la douleur de cette femme qui nous regarde, qui nous interroge avec une intensité difficile à supporter. Il y a eu l'autre guerre, les autres envahisseurs, les autres massacreurs, les autres violeurs, les autres tortionnaires... Elle avait quel âge, à cette époque? Vingt ans, peut-être moins. Déjà, j'en suis sûre, déjà à cet âge-là, l'âge, dit-on, de l'insouciance, des premières amours, des projets, déjà elle savait la rudesse de la vie. Mais pas encore l'horreur. Et quand l'horreur est arrivée, elle avait un regard différent. Un regard étonné, presque incrédule: Comment est-ce possible? Elle était belle, ses mains étaient encore petites et fines, même si elles avaient déjà beaucoup travaillé. Quand elle les posait sur ses genoux, ce n'était pas avec cette résignation de maintenant, elles attendaient encore, ses mains, elles attendaient un homme, des enfants à caresser. Sous Tito, comment était la vie? La douleur s'était-elle retirée, adoucie? Nous n'en savions rien, ne voulions pas le savoir. Il y avait du soleil, dans ce pays au communisme «allégé», de belles plages, on y passait des vacances, on ne se posait pas beaucoup de questions sur les gens – un peu sauvages, disait-on, pas très accueillants. Peut-être qu'elle était là, la douleur, à deux pas de nous, discrète pour ne pas gâcher notre plaisir. Ce n'est pas la première fois que je pense au destin tragique des femmes de ma génération, à travers l'Europe, toutes nationalités confondues, car la mort, les ruines, le désespoir ne connaissent pas de frontières, ne connaissent ni vaincus ni vainqueurs. Et comme à 20 ans je me demande quel hasard m'a fait naître, moi, ici plutôt qu'ailleurs, ici dans ce pays épargné, tranquille, à l'abri des grandes tourmentes.

Je ne trouve pas de réponse.

Et c'est pourquoi, dans le regard de cette femme bosniaque, je crois apercevoir, en même temps que la douleur, une sorte de reproche qui m'atteint au plus profond de moi-même.